



ANDRÉ MYRE

lwi

NOVALIS
Extrait de la publication

Lwi

ANDRÉ MYRE

Lui

NOVALIS

Extrait de la publication

Lui est publié par Novalis.

Auteur : André Myre

Révisseur : Chantal Bousquet

Éditique et couverture : Mardigrafe

Photo couverture : © Philip Lange

© 2009, Les Éditions Novalis inc.

Dépôts légaux : 1^{er} trimestre 2009

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

Novalis, 4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) H2H 2S2

C.P. 990, succursale Delorimier, Montréal (Québec) H2H 2T1

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC. Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-89646-112-7

ISBN : 978-2-89646-723-5 – version numérique

Les données de catalogage avant publication sont disponibles sur le site Internet de Bibliothèque et archives nationales du Canada : www.collectionscanada.gc.ca.

Imprimé au Canada



*Aux hommes et femmes
de ma ville qui
« lui » ressemblent*

AVANT-PROPOS

À l'origine de ce livre, il y a cet ami qui me lance une invitation au cours d'une rencontre : « Pourquoi n'écrirais-tu pas un livre à partir des évangiles ? » Tout de suite, j'ai pensé à l'évangile d'après *Marc*, texte avare de paroles, au style dépouillé, bourré de récits vivants. Voilà, j'allais suivre *Marc* pas à pas. J'écrirais une histoire qui se passerait en ville, dans nos rues, dans ma ville à moi. Je chercherais à montrer comment l'interpellation deux fois millénaire peut se vivre dans le trafic, sur le béton, loin des champs et du lac de Galilée, de ses oiseaux et de ses fleurs. Ça se déroulerait aujourd'hui, ça mettrait en scène des personnages d'aujourd'hui, dans des situations d'aujourd'hui, devant des enjeux d'aujourd'hui. Oui, voilà ce que j'allais écrire. Nous nous sommes quittés vers midi. J'ai mangé en vitesse et, quelques heures plus tard, le premier jet de la rencontre entre « lui » et « le Gueulard » était rédigé. Ne restait plus qu'à me laisser conduire par *Marc*.

À mesure qu'avancait la rédaction, j'en faisais lire le résultat à des proches. Je me suis vite rendu compte de l'intérêt que le

projet suscitait, mais aussi qu'il était incomplet dans sa présentation matérielle. C'est que mes premiers lecteurs avaient tous le même réflexe : après avoir lu un paragraphe ou un chapitre de *Lui*, ils allaient tout de suite voir ce que Marc avait dit. Comme si de se référer à l'un enrichissait la compréhension de l'autre. Mais cette lecture n'était pas très conviviale : il fallait manipuler deux ouvrages, pour pouvoir passer d'un texte à l'autre. J'ai donc eu l'idée de faire suivre immédiatement *Lui* de l'évangile de *Marc* pour faciliter la consultation. Cette décision m'a amené à retraduire entièrement le texte grec de *Marc* pour que le langage des deux textes soit mieux harmonisé. La présentation de *Marc* à la suite de *Lui* n'est cependant pas sans risque quant à l'objectif même de cette entreprise d'écriture : Avec *Lui*, j'ai voulu rédiger un texte pour des hommes et des femmes d'aujourd'hui qui me sont chers, gens sensibles aux bouleversements culturels qui les affectent, êtres humains épris d'intériorité et d'engagement, mais très réticents vis-à-vis de tout ce qui touche au religieux. Une de mes grandes convictions est que la racine biblique a tout ce qu'il faut pour injecter une sève libératrice dans l'arbre de notre culture. Et j'ai voulu écrire *Lui* pour l'illustrer. Mon rêve serait que les hommes et les femmes d'ici puissent lire cet ouvrage en y trouvant un sens, et à la limite, en apprécier le propos sans éprouver la moindre pression à consulter l'évangile de *Marc*. Je crains donc que l'ajout de *Marc* fasse de ce livre un texte au ton plus religieux que celui que je projetais au départ. Il est important pour moi que le sujet principal de cet ouvrage soit « lui » et non le Jésus de *Marc*. Par contre, lire *Lui* comme porte d'entrée vers la l'évangile de *Marc* peut aider à apprécier la richesse et la pertinence toujours actuelle du texte ancien, tout comme la lecture de l'évangile peut contribuer à rendre moins choquante la dimension contestatrice présente dans la transposition de *Lui*. Somme toute, le risque de la double lecture méritait sans doute d'être couru. Aux lectrices et lecteurs d'en juger.

La présence des deux textes dans un même volume pourrait laisser entendre qu'ils sont d'égale valeur. Ce n'est évidemment pas le cas. *Lui* n'est que l'une des nombreuses et éphémères adaptations que l'évangile de *Marc* est susceptible d'inspirer à travers les époques et les cultures. Si un auteur réécrit *Antigone*, c'est pour rendre hommage à Sophocle. Et si l'on recrée *Hamlet*, c'est pour souligner la grandeur de Shakespeare. Ainsi, *Lui* n'a aucunement la prétention d'être un cinquième évangile, surtout que ce « lui » qu'il met en scène n'est pas Jésus-Christ. De cela il faut maintenant parler plus longuement.

LUI

Lui n'appartient à aucun genre littéraire classique. C'est une forme littéraire étrangère à l'évangile lui-même. La forme évangélique a été créée de toute pièce autour de l'an 70 de notre ère par un rédacteur anonyme que la Tradition a plus tard nommé « Marc ». On savait certes à l'époque comment rédiger une biographie de héros ou de grand personnage, mais avant Marc, on n'avait encore jamais mis en paroles et en images le parcours d'un homme qu'on croyait être devenu « seigneur » dans le mystère de Dieu. On ne s'était jamais, jusqu'alors, appuyé sur certains événements réels survenus dans l'existence d'un être humain, pour mettre en scène le seigneur transcendant, actif dans l'histoire présente. L'auteur, appelé Marc, a donc inventé un genre nouveau, un genre qui a séduit les trois évangélistes de la Nouvelle Alliance qui l'ont suivi, et combien d'autres encore après eux.

En rédigeant *Lui*, je suis les traces de l'évangile de *Marc* pas à pas, épisode par épisode. La numérotation des chapitres et des parties du récit est identique d'un ouvrage à l'autre pour rendre la consultation plus facile. Le déroulement des scènes

suit donc le même ordre chronologique. Mais l'interprétation de tout cela ne va pas de soi. Je me permets un exemple pour illustrer mon propos. Voici les premiers mots par lesquels commencent les deux ouvrages.

Marc

I.1

Cette annonce de bonheur, à savoir que Jésus est le messie et le fils de Dieu, en voici le commencement.

Lui

I.1

Il fallait bien que ça commence, il fallait que ça commence bien.

Dans la transposition de *Lui*, j'ai laissé tomber les deux titres qui, dans *Marc*, sont donnés à Jésus : « messie » et « fils de Dieu ». Or, pour l'évangéliste, ces titres sont très importants, car ils disent l'objectif de sa rédaction. Il n'a pas d'abord l'intention de parler du Jésus de l'histoire : il n'en traitera que dans la mesure où cela sera utile pour faire comprendre que Jésus est, dans le présent de sa rédaction, le messie et le fils de Dieu. Contrairement à *Marc*, dans *Lui*, je ne parle pas du seigneur Jésus. « Lui » n'est ni le Nazaréen de jadis, ni le seigneur de gloire. Il n'est pas le Jésus qui serait projeté artificiellement dans ma ville, au XXI^e siècle. Il ne fait pas non plus de miracles – du moins, il ne pense pas qu'il en fait – et il ne marche pas sur les eaux du fleuve. Il n'est pas un être de l'au-delà qui serait incarné parmi nous. Il est l'un des nôtres. « Lui » est un homme qui parle parfois de Jésus, et de temps en temps, il lui arrive de citer une parole de l'évangile. « Lui » est un homme d'aujourd'hui à qui il arrive des choses semblables à celles qu'a vécues le Nazaréen parce qu'il fait des choix similaires. Il n'est jamais nommé ni décrit physiquement. Bien que, d'ici, il n'est pas nécessairement un Québécois de souche. Ce pourrait être

quelqu'un de notre entourage qui vit dans notre monde culturellement métissé. Il est tout simplement l'un de nos frères en humanité qui a voulu vivre comme le Jésus de Marc. Sa grandeur est dans tout cela.

Le lecteur ou la lectrice comprend peut-être un peu mieux ce que j'ai voulu dire en parlant de *Lui* comme n'appartenant à aucun genre littéraire classique. Ce n'est pas un évangile, puisque ce qui définit un évangile, c'est d'être un texte qui parle à la fois du Jésus de l'histoire et du Christ de la foi. Mais son déroulement est celui de l'évangile de *Marc* : il commence par la rencontre bouleversante avec un prophète d'aujourd'hui et va jusqu'à une mort tragique aux mains de l'empire de notre temps. Il est fait d'une succession de courtes scènes, dans lesquelles le personnage central rencontre des malades, discute avec des représentants des pouvoirs en place, forme la bande des « Douze », réagit aux attroupements que sa présence provoque. À qui lit ce texte, en cette aube du XXI^e siècle, son propos risque de paraître invraisemblable : impossible qu'en l'espace d'une si courte vie humaine il se passe autant de choses ! C'est que, dans sa facture, l'ouvrage est modelé sur l'évangile, lequel se présente comme une suite accélérée de petites scènes censées évoquer différents aspects importants par rapport au sens de la vie. Il y avait beaucoup de contraintes dans la rédaction de ce récit relativement court dans la mesure où mon souhait était de demeurer fidèle au modèle vieux de deux millénaires. À faire l'exercice de me soumettre à ces contraintes, j'ai compris des choses que quarante années d'étude et d'enseignement ne m'avaient pas encore permis de voir. Lectrices et lecteurs comprendront peut-être que ce curieux « genre littéraire » a des choses surprenantes à dire.

Quand il rédige un récit, tout auteur a un choix important à faire : déterminer son type de narrateur. Le narrateur, c'est le

point de vue à travers lequel l'auteur écrit. Il peut être discret, d'une présence à peine sensible, ou il peut intervenir, s'exprimer à la première personne, réagir ouvertement aux événements, prétendre même qu'il est le « je » de l'auteur. Le narrateur appelé « narrateur omniscient » est un choix possible pour l'auteur. Il est alors omniprésent dans le récit, il peut, par exemple, connaître l'existence de deux événements qui se déroulent simultanément dans des lieux différents. Ce type de narrateur peut décrire fidèlement les pensées et les sentiments les plus secrets des personnages. Dans une parenthèse située à la fin du récit, « (comme nous toutes) », j'ai introduit un « nous » féminin, pour faire comprendre aux lectrices et lecteurs que les événements décrits dans *Lui* étaient vus et racontés par un narrateur féminin. J'espère que les réactions d'un homme, « lui », vues à travers les yeux d'une femme auront donné un récit humainement équilibré. Aux lecteurs et lectrices de juger si l'homme que je suis, à travers la narratrice qu'il a imaginée, aura réussi à dépeindre le destin d'un homme d'aujourd'hui influencé par le Nazaréen de jadis... La narratrice dont je viens de parler accompagne donc « lui », tout au long de son parcours. Pourtant, l'intuition qu'elle a de ses sentiments et émotions reste limitée. C'est une narratrice qui voit les choses de l'extérieur. Elle n'a pas un accès direct à l'intériorité de « lui ». Elle ne sait de « lui » que ce qu'elle a appris en sa présence ou ce qu'elle a entendu dire à son sujet par la suite. C'est seulement à la fin du récit, quand « lui » est fin seul au fond de sa prison, qu'elle osera, à partir des maigres informations dont elle disposait, imaginer ce qui avait pu se passer, et qu'elle exprimera dans ses mots à elle ce qu'il avait dû ressentir. Elle le fera sans avoir su vraiment qui était « lui ». Son être intime reste donc secret jusqu'à la toute fin de sa vie. En cela *Lui* ne s'écarte pas de la discrétion de son modèle évangélique, et sa narratrice dispose d'aussi peu

d'informations sur la fin de son personnage que n'en a eu son prédécesseur, Marc.

Contrairement au Nazaréen de l'évangile dont la Tradition a relu l'existence en disant qu'elle se situait dans les profondeurs de Dieu, « lui » raconté par une narratrice externe, n'a aucun moyen de faire plonger lecteurs ou lectrices au cœur de son intimité. Cependant, quiconque a un peu d'expérience de l'engagement devine rapidement la profondeur de l'homme. Les lectrice et lecteurs, qui auraient lu *Lui* avant de prendre connaissance de cette introduction, auront noté que les questions religieuses intéressent peu le personnage et qu'il répugne à discourir sur Dieu. Il devra s'expliquer là-dessus quand il se fera interpeller par un théologien :

Tes prises de positions sociales sont admirables, mais on t'entend peu parler de Dieu, de foi, des réalités religieuses. Es-tu croyant ?

Entre autres réponses, il dira ceci :

Je suis davantage intéressé à parler de ce que j'ai à faire dans la vie que de ce qui me fait vivre. (XII, 4)

L'homme fait des choix. Fait-il les bons ? Correspondent-ils à ceux qu'avait faits le Nazaréen dans son contexte à lui ? Aux lecteurs et aux lectrices d'en décider. *Lui* ne se veut pas une réponse aux questions d'aujourd'hui, mais une invitation à se les poser à partir d'un ensemble cohérent de choix faits par l'un de nos contemporains.

Les choix que « lui » doit faire sont nombreux. Répondre à l'invitation du « Gueulard », se trouver un logement, s'entourer d'un cercle d'amis. Tout cela n'est pas anodin. On compte cinq femmes dans le groupe des « Douze ». Parmi celles-ci, « la Solide » qui joue le rôle de Pierre (le « Roc » de jadis). Le cercle est aussi composé d'une musulmane, d'un juif, d'un sikh, d'un

motard. Tout comme le Nazaréen, qui annonçait un changement radical du Régime de Dieu pour l'ensemble du peuple et non pour un petit groupe d'élites, « lui » se préoccupe de l'ensemble de sa société et n'est pas intéressé à la formation d'un « club sélect de cathos ». Comme le Nazaréen, qui était un prophète et n'avait rien d'un professeur patenté, « lui » n'enseigne pas : il fait des choix éloquents et les défend. Il n'enseigne pas, et pourtant, son langage est davantage celui d'un enseignant que celui d'un ouvrier. Cette dissonance était exigée par le modèle évangélique. Les scribes chrétiens de jadis se sont certes inspirés du parler du Nazaréen, mais ils l'ont fait s'exprimer comme eux, l'ont fait discuter comme eux, l'ont fait citer l'Écriture comme eux. Ils ont fait parler le charpentier comme un scribe. Lorsque nous lisons l'évangile, deux mille ans après sa rédaction, nous sommes peu portés à noter cette disparité de langage. Mais quand nous la rencontrons chez « lui », un de nos contemporains, nous risquons d'y être sensibles. « Lui » n'est pas un enseignant, mais il a plein de choses à dire.

Il est à observer aussi qu'aucun des personnages du récit de *Lui* n'est nommé. Cependant, plusieurs d'entre eux ont des surnoms : « le Gueulard », qui crie dans le désert de la ville, « la Carrure », un agent des services de renseignements, « le Voile », une musulmane du groupe des « Douze », « l'Édenté », un sans-abri, etc. C'est là une façon populaire et affectueuse de parler. Quant aux lieux, c'est l'inverse, ils sont nommés et sont bien réels. Ils permettent de le situer, « lui », car cet homme est d'ici et d'aujourd'hui. D'autres auteurs, inspirés par l'évangile de *Marc*, auront peut-être envie un jour d'écrire ce que feraient d'autres « lui », ce qu'ils diraient, ailleurs, en d'autres temps. *Lui*, pour sa part, met donc en scène des types de personnes qui vivent, ici, dans ma ville, dans les années 2000, tout comme l'évangile de *Marc* parle de lettrés, de sadducéens, ou encore

de malades de l'époque. Or, ce récit ancien est profondément conflictuel et à des lieues du « politiquement correct ». Dans la mesure du possible, en rédigeant la version actualisée de *Marc*, j'ai tenté de rendre compte de situations comparables dans leurs complexités, avec des personnages aux comportements également comparables à ceux de cette époque. Nous sommes souvent peu sensibles à l'âpreté des conflits dont témoignent les évangiles, parce qu'ils sont situés dans un passé lointain et mettent en cause des institutions qui nous sont en grande partie inconnues. Transporter ces oppositions anciennes dans notre présent actuel leur confère une forte charge provocatrice. Une anecdote pour illustrer cela : au début de l'évangile de *Marc* sont décrites en rafale cinq controverses percutantes (II, 1-III, 1). À les lire les unes à la suite des autres *dans leur version actualisée*, l'une de mes étudiantes a réagi en disant : « Une, deux, ça va. Cinq, c'est trop ! » Bien sûr. Dès que les événements évoqués sont transposés ici, maintenant, leur impact devient manifeste !

Un dernier mot sur moi et « lui ». *Lui* est évidemment une œuvre d'imagination. Certes, il y a quelque chose de moi en « lui », car ce que je suis devenu au fil des ans a notamment été influencé – du moins, je l'espère – par mon expérience de bibliste et par la vision que je me suis faite du Nazaréen. Pour tracer son portrait à « lui », je me suis évidemment servi de tout cela. Il y a donc, oui, un peu de moi dans « lui », mais « lui » n'est pas mon moi idéalisé ni une pure projection de ma part. « Lui » a sa personnalité propre, sa vie propre modelée sur celle du Nazaréen telle que Marc la présente. Il fait des choses que je ne ferais pas, il dit des choses que je n'aurais pas le courage de dire. Il a de la facilité à entrer en contact avec les gens, une façon naturelle d'être à l'aise avec chaque personne. Il fait preuve d'un à-propos dans les répliques, d'un souci constant d'interroger son

intériorité – notamment, au cours de ses promenades dans les rues de sa ville – et il s’exprime avec un radicalisme qui ne me ressemble pas. Je dois avouer avoir été tenté, ici ou là, d’atténuer un éclat dans le propos ou une brusquerie du geste. Mais j’en ai été incapable. J’aurais eu le sentiment de le trahir. Il me semble qu’il y a dans *Lui* quelque chose qui se situe au-delà de moi, qui est différent de moi, qui m’atteint, m’interpelle, et que je crois retrouver chez celles et ceux qui me sont chers dans la foi. Mon espoir est que ceux-ci s’y reconnaissent.

LA TRADUCTION DE L'ÉVANGILE *D'APRÈS MARC*

Pour accompagner la lecture de *Lui*, j’ai fait, comme je l’ai dit plus haut, une nouvelle traduction de l’évangile de *Marc*. Comme je n’ai pas voulu alourdir le texte avec des notes explicatives, j’ai pris la liberté de clarifier certains détails significatifs dans la traduction elle-même et de rédiger ces quelques pages de présentation.

Pour donner plus de vivacité au récit, j’ai mis presque tout le texte au présent. J’ai placé les paroles de Jésus et les dialogues en retrait et en italique, ce qui m’a permis d’éliminer beaucoup de « il dit », « il répond », etc. Par ailleurs, au niveau de la terminologie, j’ai privilégié les expressions « parle » et « maître de vie », à « enseigne » et « maître », en parlant de Jésus. Car, je le répète, le Nazaréen n’était pas un professeur de métier. C’était un prophète dont les gestes « parlaient », avaient du sens. S’il enseignait, c’était par sa façon de vivre.

Des mots ou des expressions s’avèrent difficiles, ou même impossibles, à traduire en langage moderne. Pour dire Dieu, j’ai utilisé « Parent » au lieu de « Père » : ce n’est peut-être

pas heureux sur le plan stylistique mais cela a au moins le mérite de prendre en compte le problème que posent les désignations purement masculines de Dieu. Autres adaptations terminologiques :

Les compagnons du Nazaréen sont nommés « partisans » plutôt que « disciples », parce qu'il ne s'agissait pas de gens rassemblés dans le partage d'une doctrine qui devait leur être enseignée, mais d'hommes appelés à œuvrer dans la ligne de l'avènement d'un nouveau régime de vie touchant l'organisation même de la société. Le promoteur d'un tel idéal a davantage besoin de partisans à former que de disciples à qui enseigner.

« Régime de Dieu » pour dire « Règne de Dieu » cherche quant à lui, à rendre compte du renversement total des systèmes en cours qu'une telle entrée de Dieu dans l'histoire suppose, des nouvelles conditions de vie qu'elle instaurera et de l'échelle des valeurs qu'elle impliquera. Le mot « régime » est évidemment d'un usage culturel plus contemporain que celui de « Règne ».

Pour « péché », toutes sortes de problèmes se posent. Selon la Bible, le pécheur est celui qui, par ses choix fondamentaux, a raté la cible de la vie ou du bonheur. C'est l'individu déboussolé dont l'échelle des valeurs est sens dessus dessous. Je me suis donc servi des termes « égaré » et « égarement » pour rendre ce qui est d'ordinaire traduit par « pécheur » et « péché ». « Égarement » m'apparaît approprié, mais en employant le verbe « rectifier » je ne suis pas sûr d'avoir résolu le problème du terme à utiliser pour dire l'effacement, la remise ou le pardon des péchés. Les écrivains bibliques sont certes d'avis que Dieu peut « rectifier le chemin des égarés », mais ils veulent dire plus que cela, Dieu étant le seul, selon eux, capable de rétablir la densité

humaine perdue par la personne déboussolée qui a erré dans toutes les directions à la recherche d'elle-même. En ce sens, le pardon que les humains peuvent s'accorder les uns aux autres n'est qu'un pâle reflet de celui de Dieu.

Ces choix terminologiques m'ont semblé appropriés pour décrire la réalité actuelle. Mais comment dire tout cela en quelques mots? Nul ne s'attaque à la nouvelle traduction d'un livre biblique pour le simple plaisir de la chose. Le temps a usé le sens de bien des mots, de sorte que les textes anciens paraissent énigmatiques. Mais les biblistes ne savent pas trop encore quels mots sont susceptibles de leur redonner vie.

Un dernier problème lié à la traduction – et il est énorme – concerne les titres donnés au Nazaréen. Je n'ai pas modifié les plus courants : « messie », « fils de Dieu », « seigneur ». Pour ce dernier, j'ai utilisé la minuscule quand il fait référence à Jésus et la majuscule quand il désigne Dieu. Ce sont des titres donnés jadis au roi d'Israël : ce dernier accédait au pouvoir en recevant l'onction (« messie ») et il était chargé de gouverner à la manière de Dieu (« fils de Dieu »), on s'adressait à lui ou on parlait de lui de façon appropriée (« seigneur »). Tout cela est dit du seigneur Jésus, devenu tel dans la dimension de Dieu après sa mort (*Ac* 2,36; *Rm* 1,3) C'est dans l'utilisation de ces titres que se manifeste en clair toute l'originalité des évangiles : se servir de données remontant à la vie historique d'un être humain pour parler de la « seigneurie » d'un Vivant après sa mort. Je ne sais pas encore quels titres propres à notre culture contemporaine il faudrait utiliser pour traduire les trois réalités dont je viens de parler.

Le quatrième titre de Jésus, le plus complexe, est celui qui est rendu par « fils de l'homme » dans les Écritures. L'utilisation des titres de « fils de Dieu » et de « fils de l'homme »

dans les évangiles peut facilement porter le lecteur ou la lectrice d'aujourd'hui à penser que, pour reprendre un langage devenu traditionnel, l'un se référerait à la dimension divine et l'autre à la dimension humaine de Jésus. Pour le fond, précisons qu'à l'époque de la rédaction des matériaux évangéliques, « fils de l'homme » était une locution utilisée pour rendre compte du jugement de Dieu à la fin des temps. Ce n'est pas un hasard si la célèbre scène du jugement dans *Matthieu* 25,31-46 s'ouvre sur la venue du « fils de l'homme » assis sur son trône glorieux. Le titre y est utilisé avec tout son poids de responsabilité du jugement dernier. Il a donc en tout premier lieu été employé par les premiers chrétiens pour exprimer leur espérance que le jugement serait exercé par le Nazaréen qui avait vécu parmi eux. Plus tard, l'appellation, a été reprise par les membres de la communauté de Jésus quand est venu le temps d'écrire les traditions évangéliques, mais cette fois en élargissant son sens pour lui faire désigner Jésus dans la phase terrestre de son existence. Ils ne voyaient aucun problème à parler, par exemple, du « fils de l'homme » qui allait être crucifié à Jérusalem. Il était pour eux extrêmement significatif de parler du « Juge de la fin » qui allait lui-même être jugé par les autorités de l'empire. Dans un premier temps, j'avais décidé de traduire « fils de l'homme » par « Magistrat », pour désigner celui qui, un jour, allait présider à la manifestation ultime du sens des choses, mais mes premiers lecteurs m'ayant exprimé qu'ils ressentaient beaucoup d'inconfort avec cette traduction, je me suis rabattu, faute d'avoir trouvé mieux, sur l'« Humain ».

En terminant, je veux dire aux lectrices et lecteurs que j'aurais bien aimé pouvoir les guider sur la façon d'aborder le texte de *Lui* et de *Marc*, mais que j'en suis incapable. Mon instinct me dirait de lire *Lui* d'abord, d'une traite, puis d'y

revenir après avoir lu *Marc*. Mais même cela, je l'écris à reculons, car j'aimerais tant que *Lui* puisse se lire dans l'esprit du récit de *Marc*, mais sans que ce dernier n'ait à être lui-même consulté... Je suis donc curieux de prendre connaissance des différentes façons dont lectrices et lecteurs vont prendre contact avec ce livre. Curieux en particulier, de ce que vont penser de « lui » celles et ceux qui vivent ailleurs que dans ma ville.

Un dernier mot. S'il vous arrive au hasard de vos déplacements, dans vos rues, de le rencontrer, « lui », ou de la croiser, « elle », je vous en prie, transmettez-lui les salutations de l'auteur de *Lui*.

REMERCIEMENTS

Merci à Montréal. Après « lui », cette ville est le personnage le plus important de ce livre. J'y ai passé toute ma vie, j'y passerai le début de mon éternité, sur sa montagne. Comment la remercier pour tant d'années de bonheur?

Merci à ces lecteurs qui m'ont encouragé à poursuivre le travail : Lucie Lépine, ma conjointe, qui soutient le projet depuis le début; les membres de mon cours sur Marc, au Centre Saint-Pierre, qui m'ont rassuré en me disant qu'ils ne percevaient pas de dissonances fondamentales entre le Nazaréen et « lui »; Yolande Pronovost, ma correctrice; Odette Mainville, la voix de l'exégèse; Richard Bergeron, et sa connaissance du « maître intérieur »; Michel Lessard, avec son sens de l'engagement social et sa quête spirituelle; le groupe des Petites sœurs de l'Assomption, avec l'expérience qu'elles ont des quartiers populaires de Montréal et d'ailleurs; les groupes de participants à la série 2007-2008 des lectures bibliques, organisées et patronnées par le Carrefour de participation, ressourcement et formation (anciennement le CPMO), par Médiaspaul et par la Librairie Paulines, qui m'ont dit attendre ce livre avec impatience.

Merci à la grande famille de ses frères et sœurs à « lui » qui, par leurs écrits ou leurs vies, m'ont maintes fois permis de le trouver sur mon chemin.

Merci aux éditions Novalis qui a publié ce livre, en particulier à Gilda Routy, qui m'a grand ouvert sa porte, à Yvon Métras, en qui j'ai découvert un homme libre qui sait lire, et à tous ces autres que je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer, mais qui ont eu à cœur la parution de Lui.

Un merci tout spécial au rédacteur inconnu de l'évangile de Marc pour avoir eu le courage d'écrire une œuvre percutante qui allait traverser l'Histoire et séduire une multitude d'inconnus dans le futur.

LUI

I

I.1

Il fallait bien que ça commence, il fallait que ça commence bien.

I.2

DANS LA RUE

Ça commença donc dans la rue,
 par conséquent pas à la Maison-Blanche,
 ni au parlement,
 ni dans une église, une synagogue ou une mosquée,
 ni dans un quelconque siège social,
 nulle part en somme où c'était prévu que ça commence,
 dans la rue, là où il n'y a que le monde de la rue, un
 désert de grand monde, et la rue, ce jour-là, c'est la place
 collée sur la station de métro.

I.3

PLACE ÉMILIE-GAMELIN

Passant par là, il voit, lui, que le Gueulard s'y trouve, toujours enveloppé dans son grand manteau, la guitare à la main, entre ses harangues reprenant inlassablement son typique refrain :

*Lave-toi — lave-toi,
 tu es tout crotté — tu ne le vois pas
 devant ta télé tu es gros et gras
 lave-toi — lave-toi*

*tu as à manger — donne à qui n'a pas
 au lieu d'exploiter — mets l'système au pas
 lave-toi — lave-toi
 tout va éclater — si tu n'penses qu'à toi
 lève-toi — lève-toi*

Tous les gens pressés, distingués, bien habillés, ont fini par fuir. Quel dommage ! ils n'avaient pas de monnaie sur eux, et puis les chanteurs publics les horripilaient et cette place leur était devenue terre étrangère...

Mais d'autres les ont remplacés. L'écoutent-ils parmi cet amoncellement de bouteilles, de sacs de couchage, de journaux, de mégots, de contenants de nettoyeur à vitre, de sacs noirs, verts, orangés ?

*Tout va changer, je le sens, quelqu'un s'en vient
 Lui, il va nous sortir de cette pourriture.*

I.4

Lui ne sait pas de qui le Gueulard parle. Plusieurs fois il était passé, pressé lui aussi, comme tout le monde. Ce jour-là, il s'arrête, allez savoir pourquoi ! L'aurait-il fait s'il avait su ? Et il écoute, troublé, très.

Il s'approche, c'est pour se faire tonner après :

*Qu'est-ce que tu attends ?
 Tu veux passer ta vie à rénover de vieilles bicoques, à te
 faire engueuler parce que tu refuses de travailler au noir ?
 Quand vas-tu t'ouvrir les yeux pour enfin regarder et
 voir ?
 Je te donne ta chance :
 tu décides de repartir à neuf
 et tu me le declares à haute voix,
 ici, maintenant, devant tout le monde,
 sinon tu déguerpis.*

Il regarde le Gueulard dans les yeux. Il comprend que s'il ne l'écoute pas, il perdra sa vie...

Il proclame son engagement et sait.

I.5

DANS LES RUES DU PLATEAU MONT-ROYAL

Puis il marche, dans les rues, marche, marche,
de frisson en frisson,
de trouble à paix,
d'avant en arrière,
des jours et des jours.

Qu'advient-il de lui? Tous ces travaux qu'il s'est engagé à réaliser. Ah! qu'on est bien! Son ex (sa pension à payer). Sa vieille mère. Son hypothèque. Par où commencer? Étrange en même temps ce creux dans le ventre et cette légèreté dans la tête...

Pas lavé, pas rasé, la tête grasseuse, il se retrouve faible et étourdi, affalé sur une chaise de casse-croûte placée sur le trottoir. Une serveuse note son désarroi et, sans dire un mot, lui glisse discrètement un cabaret destiné à quelqu'un d'autre.

I.6

AU PARC LA FONTAINE ET RUE MONT-ROYAL EST

Au hasard d'une rencontre dans un parc, il apprend que le Gueulard est porté disparu. La nouvelle le secoue. Il a encore tant de choses à vérifier avec cet homme qui l'a tellement ébranlé. Il est tout de même surpris de se découvrir plus convaincu que jamais de l'urgence d'agir.

Ce midi-là, ses compagnons de table habituels, dans son casse-croûte favori, sont étonnés de l'entendre dire :

Assez, c'est assez.

Une seule chose à faire : débloquer le présent pour libérer l'avenir.

Faire confiance, voilà ce qui compte.

I.7

DANS LES RUES ET AU SQUARE SAINT-LOUIS

Au lieu de transporter ses outils dans sa camionnette, comme il le faisait tous les matins, il marche maintenant dans la ville, dans ses rues qu'il aime tant.

Un midi, il longe un petit parc coincé entre des rangées de maisons vieilles, et voit quatre travailleurs qui mangent leur sandwich. Ils font le même métier que lui.

Il y a une plâtrière, un menuisier, un peintre et un apprenti.

Au fil des semaines, il les rencontre fréquemment. Ils voient les choses comme lui. Un jour, il se décide : il leur propose de l'accompagner, et il n'est pas peu étonné de la rapidité de leur réponse.

Leurs outils laissés sur place, ils partent. Avec lui.

I.8

AU CHIC RESTO POP, RUE ADAM

Le Menuisier leur fait connaître une ancienne église maintenant ouverte à la population de son quartier qui a besoin de se restaurer à faible prix. Avec ses nouveaux copains, lui aime y commenter l'actualité.

Au début, il prenait fréquemment la parole mais depuis quelque temps il se retient. Il se rend compte que ses paroles ont du poids aux yeux des gens. Et ça lui fait un peu peur.

Un matin, un jeune, qui se présente ouvertement comme étant bipolaire, l'apostrophe :

– *Eh! le chef de gang, je te connais, toi. Tu vas finir par nous embobiner et nous allons nous faire expulser d'ici.*

– *Tu crois?*

L'autre repart causer calmement avec ses amis, au grand soulagement de tout le monde.

I.9

RUE DE CHAMBLY

Le midi, la Plâtrière l'invite avec les autres à aller manger chez sa mère. Celle-ci les reçoit malgré la migraine chronique dont elle souffre.

Il insiste pour que le repas se prenne stores baissés, lumières fermées, sans bruit, presque en silence.

Mais elle n'a pas très faim. Contre toute attente, elle accepte qu'il la prenne par la main et la conduise à sa chambre pour qu'elle se repose.

Elle se lève peu après pour leur servir le café.

Elle va mieux, dit-elle.

I.10

AU CAP SAINT-BARNABÉ, RUE ADAM

L'après-midi, dans un centre communautaire situé dans une ancienne église réaménagée, il est pour ainsi dire occupé. Certes, les gens sont gentils avec lui et ne s'attendent pas à des miracles, mais c'est à qui lui parlerait le plus de ses bobos. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tout ça se dit ouvertement :

– *Tu sais, moi, c'est l'arthrose.*

– *Moi, c'est la hanche.*

– *La drogue.*

– *Je n'arrive pas à avoir un rendez-vous avec mon médecin.*

– *Mes traitements de chimio ne sont plus efficaces.*

– *Moi, je me méfie des pilules que mon psychiatre me prescrit.*

Ils s'écoutent et se comprennent. Ils savent que lui les écoute et les comprend.

A l'origine de ce livre, il y a cette simple invitation lancée au cours d'une rencontre : « Tu n'écrirais pas un livre à partir des évangiles? » Tout de suite, j'ai pensé à l'évangile d'après Marc, texte avare de paroles, au style dépouillé, bourré de récits vivants. Voilà, j'allais suivre Marc pas à pas. Ça se passerait en ville, dans nos rues, dans ma ville à moi. Je chercherais à montrer comment l'interpellation deux fois millénaire peut se vivre dans le trafic, sur le béton, loin des champs et du lac, des oiseaux et des fleurs de Galilée. Ça se déroulerait aujourd'hui, ça mettrait en scène des personnages d'aujourd'hui, dans des situations d'aujourd'hui, face à des enjeux d'aujourd'hui.

André Myre nous livre ici un texte surprenant. On y découvre **Lui** dans le Montréal de ce XXI^e siècle. Il ne fait pas de miracles, il ne marche pas sur les eaux du fleuve. **Lui** est d'abord un homme d'aujourd'hui à qui arrive, du fait de ses choix similaires, des événements semblables à ceux qu'a vécus le Jésus de jadis.

Pour compléter sa démarche et nous permettre d'entrer dans l'univers du genre littéraire qu'il propose, l'auteur nous présente, à la suite de ce récit, une nouvelle traduction du texte évangélique d'après Marc.

André Myre est un bibliste réputé et reconnu qui a enseigné cette discipline à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal de 1970 à 1997. Depuis, il a entre autres participé à *La Bible. Nouvelle traduction* (Médiaspaul-Bayard, 2001), et au *Nouveau vocabulaire biblique* (Médiaspaul-Bayard, 2004).

